2

CHARLES
ET
VILCOURT,
IDYLLE NOUVELLE.



L. C. y Sol

À AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
Chez P. FR. GUEFFIER, Libraire, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXII.



CHARLES ET VILCOURT,

IDYLLE NOUVELLE.

LE fouet en l'air & l'éperon au flanc
De ſon courſier, un Cavalier brillant
D'une forêt franchiſſant le dédale,
Plus prompt que l'air, traverſoit l'intervale
Qui le conduit au rivage eſcarpé,
Dont un fleuve profond baigne & ronge le pié.
Il voit le fleuve & ſon œil étincelle;
Il fait un cri, bondit hors de la ſelle,
A l'abandon laiſſe aller ſon cheval,
Et dans trois ſauts gagne le bord fatal.
Au dernier pas, il recule, il chancèle;

Les bras croisés, il regarde les flots;
Puis, l'air confus, étouffant des sanglots,
Et de sa main se couvrant le visage,
Il marche à l'avanture en ce désert sauvage.
Bientôt ses pas errans le ramènent au bord.
Plus d'indice chez lui d'un violent transport:
Un calme morne a fait place à l'orage.
Par piece, froidement il ôte ses habits,
Et par ordre, avec soin, dans leur place ils sont mis.
Il étoit beau, bien fait, sa douceur, sa jeunesse,
Sa grace, sa douleur, en lui tout intéresse.
Sous son pied nud il sent un gros caillou.
Une sorte de joie éclate en sa paupiere;
Il le saisit, puis de sa jarretierre
L'attachant par un bout & par l'autre à son cou,
Il se plonge dans la riviere.
Derriere un tertre, en ramassant son bois,
A quatre pas un Villageois
Voyoit, sans être vû. Dans sa chûte, la pierre
Avoit quitté le lien qui l'enserre.
Le Villageois soudain pousse un bateau
Au Cavalier qui monte, & le même cordeau
Qui devoit le noyer, le retira de l'eau.

Tranquillement, ſans ſe rien dire,
Tous deux gagnent le haut. L'un ſe laiſſe conduire;
L'autre le menant à l'endroit,
Où l'on voit ſes habits, lui fait ſigne du doigt
De ſe vêtir. La plus verte vieilleſſe,
Sur un front ſillonné, ſemble ajouter des droits
Au maintien ferme, leſte, & mêlé de nobleſſe
Du taciturne Villageois.
Déjà, ſans faire réſiſtance,
Le Cavalier s'eſt vêtu. Le ſilence
Accompagne ſes mouvemens.
Bientôt fixe, immobile, il ſemble de ſes ſens
Avoir perdu la jouiſſance.
Puis, tout-à-coup, la violence
Armant ſa main d'un funeſte couteau,
Le Villageois ſur le poignard s'élance,
L'arrache & le jette dans l'eau.
Entr'eux un combat s'engage;
Le déſeſpoir & la rage
Doublent l'élan furieux
Du jeune Athlete. Le vieux,
Au premier choc, entrelaſſe
Son ennemi qu'il terraſſe

Et d'un genou puiſſant, dont il preſſe ſes reins,
Le clouant ſur la pouſſiere,
Au Cavalier par derriere,
Il lie enſemble les mains:
Puis, doucement, en commode poſture,
Le froid vainqueur l'aſſeoit ſur la verdure.
L'air retentit, pour la premiere fois,
Des ſons perçants de la tonnante voix
Du Cavalier. Il écume, il blaſphême;
Et, maudiſſant Dieu, le jour & lui-même,
De ſa rage impuiſſante il fait mugir le bois:
Tandis, qu'auprès de lui, couché ſur l'herbe tendre,
Le regardant ſans le comprendre,
A ſon aiſe le Villageois,
Sur le coude appuyé, fumoit ſa pipe. O terre!
Engloutis-moi, diſoit le Cavalier.
Monts ſourcilleux, au défaut du tonnerre,
Ecraſez-moi; mais, toi, que je n'oſe prier,
Que t'ai-je fait? monſtre cruel, acheve,
Egorge-moi par grace. Avec mon propre glaive
Délivre-moi de moi-même. Pourquoi
Me regarder? réponds; mais, parle donc.

LE VILLAGEOIS.

Qui, moi?
Que voudrois-tu que je te dise?
Je te plains. Ton foible cerveau
Deux fois, dans un moment de crise,
De toi-même déjà t'a rendu le bourreau.
Mais que faire, & surtout que dire?
Prêche-t-on, plaide-t-on la fiévre, le délire?

LE CAVALIER.

Le délire! mon pauvre ami,
Tes sens grossiers, ton esprit abruti,
Ne pourroient concevoir le mal qui me déchire.

LE VILLAGEOIS.

Tu souffres donc beaucoup?

LE CAVALIER.

Le plus cruel martyre.

LE VILLAGEOIS.

As-tu la goutte?

LE CAVALIER.

Non.

LE VILLAGEOIS.

La gravelle ?

LE CAVALIER.

Mais, non.

LE VILLAGEOIS.

De quelqu'ulcère infect tentant la guérifon,
Sur ta chair douloureufe, as-tu, par intervalle,
Senti l'ardent tifon de la pierre infernale ?
Car, qui peut dans ton cœur exciter tant de fiel ?
Aurois-tu mal aux dents ? c'eft un tourment cruel.

LE CAVALIER.

Il s'agit bien ici d'une femblable peine.
Tu ne connois que la douleur du corps.
Les tourmens de l'efprit font les feuls. Quand la chaîne,
Qui tient enfemble les refforts
De ma frêle machine, heureufement rompue,
Aura rendu mon ame à la vafte étendue,
Tout eft dit; & ce rien, que l'on nomme la mort,
Me conduira tout doucement au port.

LE VILLAGEOIS.

Qui te l'a dit ? un homme, un revenant, un
Ange,
Fraîchement débarqué de ce rivage étrange,
T'a-t-il conté comme l'on est là-bas ?

LE CAVALIER.

Ignorant ! tu ne sçais donc pas,
Qu'après la mort il n'est rien ? La matiere,
De forme en forme, en diverse maniere,
Se figurant, d'un homme fait un chou,
Et d'une rave un homme, & puis c'est tout.

LE VILLAGEOIS.

Qui te l'a dit ?

LE CAVALIER.

Quelque chose, qu'on nomme
Le bon sens.

LE VILLAGEOIS.

Le bon sens ! ton bon sens ? le pauvre homme !

LE CAVALIER.

Téméraire ! finis des propos insolens,
Ou.....

LE VILLAGEOIS.

Calme-toi. Veux-tu, qu'aſſemblant le village,
Le Curé, la Sœur griſe & les gens du Bailliage,
Le Magiſter & les petits enfans,
Le Chirurgien, les Meſſiers, les Sergents,
Sur le ſimple récit de la ſcène paſſée,
Je faſſe décider par la Maréchauſſée
Qui de nous deux a plus l'air de bon ſens ?
Tu rougis.

LE CAVALIER.

Moi ! non. Du vulgaire
Foulant aux pieds tout préjugé,
De l'ignorance populaire,
Heureuſement, je me vois dégagé.

LE VILLAGEOIS.

A la bonne heure; & moi, je me ſens ſoulagé
Lorſque l'opinion commune
Vient ſe joindre à la mienne, & n'en faire plus qu'une.
Ce que tout haut, tout bas, dit & penſe un chacun,
Je l'appelle le ſens commun.

Mais, toi, qui t'as porté, grand esprit, cœur
sublime,
Sans préjugés, à commettre le crime
D'un assassin & d'un poltron?

LE CAVALIER.

D'un poltron?

LE VILLAGEOIS.

Oui, d'un lâche. Il est bien dur ce nom,
Ce mot affreux par qui ta fureur se réveille,
Mais, il faut qu'il résonne encor dans ton oreille;
Oui, d'un poltron, d'un lâche qui craint tout,
La faim, la soif, la douleur, la misere,
Le chaud, le froid, l'humeur la plus légere,
Et le moindre petit dégoût.
Une femme foible & peureuse,
Veut mourir; elle meurt: mais timide & trem-
bleuse,
De son trépas prémédité,
Cent fois elle a rompu le dessein projetté;
L'instant avant sa mort elle veut encor vivre,
Et dans l'accès auquel sa démence la livre,
Le coup mortel par hazard est porté.
Un homme—femme, incapable de suivre

Toute action qui demande du cœur ;
Précisément par manque de vigueur,
Et lâche autant que ridicule,
Impatient de la moindre douleur,
Voudra se poignarder si sa soupe le brûle ;
Tandis, qu'indifférent & calme, de son sort,
Le vrai brave, fut-ce un sauvage,
Attend la fin ; & défiant la rage
De ses bourreaux, lui-même, avec transport,
Entonne l'hymne de sa mort.

LE CAVALIER.

Ah ! qu'elle vienne donc ! de ma cruelle vie
Qu'elle vienne trancher la trame !

LE VILLAGEOIS.

Dès demain
Peut être elle viendra. Peut-être, dans ton sein,
Ton sang bouillant par trop d'acrimonie ;
D'une forte dissenterie,
Dès aujourd'hui roule & cuit le venin.
Je sçais que l'on finit avec bien plus de gloire
D'un coup de pistolet, qu'en mourant de la foire ;
Mais, après tout, pourvu que tu meures, enfin,
C'est-là le principal.

LE CAVALIER.

N'eſt-ce donc rien d'attendre ?

LE VILLAGEOIS.

En attendant, les choſes peuvent prendre
Un meilleur tour.

LE CAVALIER.

Jamais.

LE VILLAGEOIS.

Les choſes d'ici bas
Changent ſans ceſſe, & du ſort qui ſe joue
Inceſſamment on voit tourner la roue.

LE CAVALIER.

Jamais, jamais.

LE VILLAGEOIS.

Quoi, jamais ? Dans ce cas,
C'eſt toi-même qui changeras.

LE CAVALIER.

Jamais, jamais.

LE VILLAGEOIS.

Tu crois, tu veux, toute ta vie,

Conserver ta douleur; & moi, je t'en défie.
Quels que soient tes plaisirs, tu les émousseras:
Quels que soient tes chagrins, tu les épuiseras:
Ainsi le veut du Ciel la justice infinie.
Eut-on perdu le trône... une épouse chérie....
Eut-on perdu... tout ce que tu voudras?
Choyes bien ta douleur. Malgré toi, tu verras
La source de tes pleurs dans toi-même tarie.

LE CAVALIER.

Jamais. L'honneur perdu ne se retrouve pas.

LE VILLAGEOIS.

L'honneur! corrige-toi, tu le retrouveras.

LE CAVALIER.

Insensé, cet effort est-il en ma puissance?
Dans un poste brillant de la haute Finance,
Rassemblant chez moi l'affluence
De nos élégans de la Cour,
Avec un d'eux, j'allois, au premier jour,
Conclure une illustre alliance.
Pour réparer le vuide qu'avoit fait
Dans ma fortune une noble dépense,
D'un ami sûr j'écoutai le projet.

A ſon retour, un ſeul vaiſſeau devoit
Me rendre en même-tems l'honneur & l'opulence.
Il périt corps & biens. A mon malheureux ſort
Il n'eſt d'autre reſſource aujourd'hui que la mort.
Car, comment eſſuyer la douleur importune
De mes amis ? Comment affronter les brocards
De mes égaux ? Comment ſoutenir leurs regards,
Lorſque, tombant du haut de ma fortune,
Après avoir acquitté mes billets,
Après avoir vu mettre en vente
Mes terres, mes contrats, mes charges, mes effets,
(J'ai bien calculé tout) pour vivre déſormais,
Je ne me verrois pas dix mille écus de rente ?

LE VILLAGEOIS.

Voilà donc le ſujet qui cauſe ton tranſport ?
Voilà pourquoi tu te donnes la mort?
Dix mille écus de rente ! Eh ! mais, pareille ſomme,
C'eſt plus d'argent que n'en conſomme
Pendant dix ans un Village. Je vois,
Dieu me pardonne, que tu crois,
A ton calcul, qu'un Villageois,

Un Payſan n'eſt pas un homme.
Ces millions de triſtes habitans
De la campagne, expoſés à l'injure
Du chaud brûlant, & de l'âpre froidure,
Flétris par les travaux, & courbés par les ans,
Sans vêtemens, & preſque ſans pâture,
Victimes de ton luxe & nés pour ton plaiſir;
Vois les vivre, vois les mourir.
Ils attendent la mort. Pour eux, c'eſt la clôture
D'un théâtre, où leur ſort fut toujours rigoureux.
Et toi, quel droit as-tu d'être toujours heureux?
Tu veux que je te plaigne? horreur de la nature;
Va, monſtre, le mépris de tout le genre humain
Eſt la claye & la fange noire
Où l'on doit traîner la mémoire
D'un mécréant, d'un poltron, d'un faquin,
Qui, plein de l'orgueil qui l'enivre,
Refuſe inſolemment de vivre;
Et commet froidement le plus noir des forfaits,
Que puiſſe concevoir une rage inhumaine,
Parce qu'il a perdu deux ſoupers par ſemaine,
Et par jour un plat d'entremets.

LE CAVALIER.

Arrête: ta raiſon cruelle & ſalutaire,

Dans

Dans un combat terrible & du bien & du mal,
Pour toi me fait sentir un mouvement contraire
De haine, de respect, d'amour & de colere.
Qui donc es-tu?

LE VILLAGEOIS.

Je suis...Tu n'es pas mon égal.
Je te connois, ton vrai nom, c'est gros-Pierre;
Tu t'appelle Vilcourt. Dans le château voisin,
Je t'ai vu quelquefois à la Messe. Ton pere
Eût été trop heureux d'être Intendant du mien;
Je ne veux point par-là déprimer ta naissance.
Des hommes, tous égaux, l'unique différence
Est celle du pouvoir; & l'or à sa puissance
Soumet tout. J'obéis, & je ne blâme rien.
Mais, on peut obliger sans même avoir du bien.
Je le peux, je le fais. Puisse mon avanture
Verser l'huile & le baume au fond de ta blessure!
Mon nom, c'est mon secret. Jamais tu ne sçauras
Quel est l'être voilé sous une nuit obscure,
Qui s'obstine à vouloir t'arracher au trépas.
Ecoute. Il fut un tems (ce tems, à ma mémoire
Présente quelquefois son incroyable histoire,
Et ne coûta jamais un regret à mon cœur.)

Il fut un tems honteux, où l'intérêt en France
A tous les yeux ofant fe montrer fans pudeur,
Le trône à fes enfans offrit un pain trompeur,
Et perdit le crédit en cherchant l'opulence.
Mes débiteurs, mes plus proches parens,
Mes obligés, mes amis, oui fans doute,
Tous mes amis, par des rembourfemens
Fictices, mais forcés, hâterent la déroute
De ma fortune. Un jour m'enleva tout mon bien.
Tout fut vendu. Je fus réduit à rien,
A rien, ou prefque rien. Tu vas voir : l'opulence
Où je vivois avant ma décadence,
M'avoit permis de faire un mariage heureux.
J'avois choifi. D'un parent vertueux,
Mais pauvre, j'avois pris la fille. Sa naiffance
Etoit égale à la mienne, & fon cœur
Réunit à la fois la force & la douceur.
Ma femme, tu crains Dieu, lui dis-je, je t'adore,
Tu m'aimes, il en eft de moins heureux encore.
Ma femme, m'écriai-je, en lui ferrant la main,
Ma femme, tu n'as plus de bien.
Je te refte tout feul. Mais, j'ai de la jeuneffe,
De la fanté, du courage & des bras;

Avec ces biens, tu ne manqueras pas.
Qui ? moi, manquer ! avec toi ! non, non, ceſſe,
Dit-elle, en m'accablant de toute ſa tendreſſe,
Ceſſe de t'allarmer. Oui, tu travailleras,
Et moi je t'aiderai, quand je te verrai las.
Auſſi, par pure complaiſance
Pour tes beaux yeux, c'eſt trop long-tems
Faire la Dame d'importance.
Or, faiſons la Reine des champs.
C'eſt mon premier métier. Chez mon pere, au village,
J'ai porté des ſabots. Ma femme a du courage.
Allons, vîte, dit-elle, allons, changeons d'habits :
C'eſt là le premier point, & quittons ce pays.
Auſſi-tôt dit, & la métamorphoſe
Se fait en moins de rien. Plus fraîche que la roſe,
Dans ſon nouvel ajuſtement,
Ma femme me ſembloit mille fois plus jolie.
Mes cheveux retrouſſés deſſous mon chapeau blanc,
M'attiroient de ſa part mainte tendre ſaillie.
On eût dit que du bal, ou de la comédie

Le folâtre déguifement
Nous amufoit, quand un événement,
Bien mince, vint troubler cette douce folie.
Ma femme alloit à notre fils,
Qui n'avoit pas quatre ans, ôter fes beaux habits;
L'enfant pleura. Dans les yeux de la mere
Je vis des pleurs, & les larmes du pére
Tomberent fur le front de ce pauvre marmot:
Notre petit Marquis n'étoit plus que Charlot.
Allons, partons, mon cœur, dit ma femme. Je ferre,
Entre mes bras, de mon deftin févere
Les tendres compagnons, & puis, enfin, tous trois,
Sans fçavoir où, faifant le figne de la croix,
Nous allons devant nous, fans dire une parole.
Le tems étoit fuperbe. Or, le beau tems confole,
L'enfant rioit, bientôt il nous fit rire auffi,
Notre marche fut longue, & la route incertaine
Que nous tenions, au bout de plus d'une femaine,
En traverfant les bois nous conduifit ici.
Le lieu nous plut. J'y vis à vendre, en une affiche,

Douze arpens en valeur, & plus du double en
friche.
Sur moi je portois le trésor.
Ramassant les débris d'une immense fortune,
Pour vivre tous les trois, la ressource commune
Etoit deux mille écus en or.
J'acquis ce petit bien. Je pris une servante:
Point de valet. J'achetai des moutons,
Trois vaches, deux bidets, des poules, des cochons.
Ma femme se fit l'intendante
De notre basse-cour. Elle avoit des talens.
Bien nous en prit; & moi sur deux ou trois arpens,
Dans mon enclos, de tems en tems,
Je m'étois exercé jadis à ma campagne.
Bien nous en prit aussi. La fidele compagne
De mes travaux, le premier jour
Que je commençai le labour,
Long-tems avant l'aurore avoit servi la soupe.
Je déjeûnai; puis sautant sur la croupe
D'un des criquets, aux champs nous arrivons
Mes deux bêtes & moi. Je faisois des sillons
Droits comme un I; tout alla bien. A l'heure

Que je rentrois, gagnant notre demeure,
J'eus un peu de ſouci. Sans moi, tout le matin,
Peut-être que ma femme avoit eu du chagrin.
Bientôt, de loin, je vis, auprès de notre porte,
L'enfant avec le chien jouant ſur le gazon;
Notre femme chantoit; le dîner ſentoit bon.
J'entre, & bien vîte on nous l'apporte:
J'avois faim; & depuis ce jour-là, Dieu merci,
J'ai dit adieu pour toujours au ſouci.

LE CAVALIER.

Mais enfin, comment peut-on faire
Pour vivre, & même pauvrement,
Comment d'une famille avoir le néceſſaire,
Avec deux mille écus de fonds?

LE VILLAGEOIS.

Comment?
Vous autres, vous croyez que l'on mange l'argent,
Et c'eſt l'argent qui vous mange au contraire.
Moi pauvre! Tant s'en faut. D'abord je ne dois rien;
Je paie tout mon monde & j'acquitte ma taille.

D'ailleurs, outre mon fonds, j'ai trois ſortes de bien,
Dont, à Paris, comme à Verſailles,
On ne ſe doute même pas.
C'eſt le tems, l'induſtrie, & ſur-tout deux bons bras.
Par ſes œufs, ſes poulets, ſon beurre & ſon fromage,
Ma femme toute ſeule a nourri le ménage.
Elle a la vogue. On vient de tous côtés ici,
Et des châteaux voiſins la foule y court: auſſi
Tout eſt-il excellent; & puis la ménagere
Propre, douce & ſoigneuſe à chacun cherche à plaire.

LE CAVALIER.

Je vois que l'on peut vivre à moins de frais aux champs
Qu'on ne fait à Paris, mais la vie eſt bien dure.
D'ailleurs, environné de ruſtres, d'ignorans,
Point de ſociété, dans cette vie obſcure.

LE VILLAGEOIS.

D'abord, la vie eſt dure? Oh! voyons donc pourquoi.

Je chassois autrefois, aujourd'hui je laboure;
Et, par le mauvais tems, quand ce seroit le Roi,
S'il pleut, il est mouillé, tout aussi bien que moi.
Point de société? J'aime bien qu'on discoure
    Des choses qu'on ne connoît pas.
De ces sociétés dont je fais peu de cas,
    Où l'on parle par épigramme,
Que l'on vante tout haut, dont on se plaint tout
        bas,
  Je n'en ai point; mais n'ai-je pas ma femme?
Point de société! N'ai-je pas mes enfans?
Oui, j'en ai. J'ai perdu mon fils, mais j'ai ma fille.
Ma fille? C'est l'esprit de toute la famille,
Car elle rit toujours. A l'âge de quinze ans,
Le neveu du Curé la trouva si gentille,
Que je la lui donnai. Ce neveu n'avoit rien.
    Tant mieux; il aura tout mon bien.
    Il l'a bien mérité. Peut-être,
    On en eût fait un mauvais Prêtre,
    Et c'est un fameux Laboureur.
Je me vois maintenant trente arpens en valeur.
Il a tout défriché. Pour planter, pour abattre,
    Lui seul il en fait plus que quatre.
    Et puis ma fille, tous les ans,

Nous peuple la maiſon d'enfans.
Mes chers enfans ! A des ſoins mercenaires,
La ville, où l'on a tant d'affaires,
Des affaires ſans nombre, abandonne les ſiens :
Et moi, qui ſçais jouir des miens,
De leur bégayement la douce mélodie
M'enchante cent fois plus que votre Comédie.
Croiſſant autour de moi cette poſtérité,
M'avertit de jouir d'un repos mérité.
Sur elle je m'appuie. Auſſi ſur la dépenſe
Nous nous gênons bien moins. J'ai la volaille au pot :
Je bois du vin : le ſoir on mange le gigot,
Et le pauvre aujourd'hui vit de notre abondance.
Je travaille toujours, mais c'eſt pour ma ſanté,
Pour fournir à l'emploi de mon activité,
Et pour, de mon travail, goûter la récompenſe :
Car le pain que l'on gagne a bien plus de ſaveur.
Or, maintenant, je le tiens le bonheur,
Je ne le lâche plus. Au bout de ma carriere,
Je ne ſuis pas malade encor, mais je ſuis vieux
Et je vois doucement venir l'heure derniere.
Alors je changerai la terre pour les cieux ;
Car j'irai, j'en ſuis sûr, par mon humble priere,

Recommander ſans ceſſe, au ſéjour glorieux,
Ma femme & mes enfans qui fermeront mes
yeux.
Mais dans les tiens je vois des larmes.

LE CAVALIER.

O mon pere!
Mon tendre ami! de toute ma miſere
Je vois, je ſens la profondeur.
Je pourrois donc encor connoître le bonheur?
O plutôt, le bonheur, il eſt en ma puiſſance
Pour la premiere fois. Rompons toute alliance,
Tout commerce avec ſes amis,
Ses frivoles flatteurs, dont l'amitié m'outrage.
Vivons dans notre état. Ayons donc le courage
De vivre enfin pour nous. Aiſément je le puis,
Et ma fortune eſt aſſez grande.
Et toi, mon ſeul ami, n'appréhende plus rien
De mes excès; ôte-moi ce lien,
Oui, c'eſt pour t'embraſſer que je te le demande.

LE VILLAGEOIS.

J'y conſens. Je te livre à toi-même. Auſſi-bien
Dieu ſeul peut te garder. Qu'il te beniſſe.

A peine
Etoit-il délivré, qu'un laquais hors d'haleine,
Arrive à toute bride. Ah ! Monſieur, nous courons,
Dit-il, dans tous les environs,
Depuis votre départ. Monſieur le Secrétaire
Dit qu'un Exprès d'Eſpagne arrive ici par terre,
Annonçant le retour de ce riche vaiſſeau
Que l'on croyoit perdu. Liſez. Voilà le ſceau
Du Dieu vivant, reprit d'un ton ſévere
Le Villageois, & voilà le moment,
En adorant la Providence,
D'uſer de ſes dons ſagement.
Le Cavalier, dans un profond ſilence,
Ecoutoit tout; & tenant dans ſa main
La lettre qu'il n'avoit pas lue,
Etoit plus froid qu'une ſtatue.
Puis renvoyant le Meſſager; enfin,
Douce Religion, dit-il, viens dans mon ame
La pénétrer de ta plus vive flāmme.
Pour avoir perdu de l'argent
J'avois voulu perdre la vie.
Tout-à-l'heure j'étois content
D'un ſort honnête; maintenant

Je deviens riche à faire envie.
Un paſſage ſi violent
Me fait connoître le néant
De la fortune. Une fort belle terre,
Rendant deux mille écus, peut & doit ſatisfaire
D'un Bourgeois les beſoins réels.
Une couſine à moi languit dans la miſere:
A mon deſtin, par des nœuds ſolemnels,
Je veux l'unir; mais, avant tout, l'affaire
Qui me preſſe le plus, que j'ai le plus à cœur,
C'eſt, au plutôt, de me défaire
De ce maudit argent qui nuit à mon bonheur.
L'unique bien qu'il faſſe & qui puiſſe me plaire,
C'eſt le bien d'obliger; j'aurai cette douceur.
Puis, rapproché de mon libérateur,
Avec ſa femme, avec ſa fille,
Uniſſant ma propre famille,
Nous pourrons, ... Non, jamais, non, dit le Villageois,
Nous nous voyons ici pour la derniere fois.
Un Chartreux, qui craint le ſcrupule,
Ne doit point quitter ſa cellule.
Je vous dois, je vous rends tout reſpect, tout honneur,

Je ſuis *Charles*, tout court, vous êtes un *Mon-ſieur.*
Adieu, Monſieur, adieu. Fidéles l'un à l'autre,
Gardez bien mon ſecret, je garderai le vôtre.

FIN.